

—Suivez-moi, dit ce dernier. J'ai ordre de vous faire entrer par une poterne.

—Ordre de qui ? demanda M. Mathieu

—Ordre de madame la marquise douairière d'Apremont. Madame la marquise veut que vous soyez introduits secrètement.

Les deux lettres avaient préparé le pâtre et le solitaire à ces mystérieuses façon d'agir. Ils ne songèrent point à s'en étonner.

—Marchez, nous vous suivons, répondit Bénédicte d'un ton calme et résolu.

Un chemin de ronde côtoyait le château, décrivant une courbe allongée au bas d'un petit talus en pente douce qui régnait au bord des fossés. Le valet s'engagea dans le chemin. Il ne s'arrêta que vers une échancrure du sol, d'où l'on distinguait la lueur blanchâtre de l'eau qui baignait les murs du vieux manoir.

—Quatro marche à descendre, dit le laquais, et un bateau pour traverser la douve.

En même temps, il sautait dans une nacelle presque invisible, qui se balançait sous la pression, faisant gémir l'onde tourbeuse où les grenouilles croassaient leur aigre psalmodie au milieu des nénuphars et des roseaux.

—Voilà bien des précautions, murmura M. Mathieu à l'oreille de Bénédicte. Pas même une lanterne pour nous éclairer. Que signifie cela ?

—N'allez pas plus loin, cher maître, répondit le pâtre également à voix basse. Je tenterai seul l'aventure, et, si je pense que vous deviez me rejoindre, je vous prévenirai.

—Je ne vous quitterai pas, mon ami, répliqua le solitaire en entrant le premier dans le bateau.

Le pâtre s'y élança immédiatement. En moins d'une minute, la barque traversa le fossé et se heurta, en abordant, contre une marche de pierre devant l'orifice d'une poterne ouverte d'où s'échappait la vague clarté d'un falot.

Le laquais amarra la barque en l'attachant par une corde à un anneau de fer scellé dans le mur ; puis il s'engagea sous une voûte basse et humide au fond de laquelle grimpait en spirale un étroit escalier.

—Trente degrés à franchir, dit le guide mystérieux. Patience et n'ayez point peur.

—Pourquoi aurions-nous peur ? demanda sèchement M. Mathieu.

—Faites-nous grâce de vos exhortations, répliqua d'un ton tranquille et fier Bénédicte. Nous n'avons pas besoin d'être rassurés.

Un rire presque imperceptible, semblable au sifflement d'une vipère, accueillit la réplique des deux amis. Légèrement stupéfaits, ils ralentirent leur ascension. Une particularité venait surtout de les surprendre, c'était la voix de leur conducteur. Elle s'était un peu élevée, ils avaient cru la reconnaître. Le pâtre surtout en avait eu l'oreille et l'esprit frappés. Il interrogea ses souvenirs ; sa mémoire lui rappela la parole et l'accent de Roch Duhoux. Mais comment croire que ce coquin fit déjà partie de la domesticité du château ? Comment admettre que, couvert de la livrée des gens d'Apremont, il eût été chargé d'une mission de confiance ? Il y avait là une invraisemblance qui amena un sourire d'incrédulité sur les lèvres de Bénédicte. Il se remit à monter d'un pas ferme, suivi de près par le solitaire de la Gorge-aux-Loups.

Bien avant qu'ils se fussent engagés dans cet escalier de tourelle à vis, un homme qui se tenait sur le palier du premier étage les attendait avec impatience, penché sur la rampe de pierre et prêtant l'oreille aux plus légères rumeurs qui venaient des fossés du château. C'était Gaëtan. L'esprit absorbé en une préoccupation exclusive, il n'entendait point ce qui se passait à l'instant même dans son appartement.

Deux coups secs et rapides frappés à la porte d'entrée n'ayant obtenu aucune réponse, la porte s'ouvrit par une impulsion de l'extérieur, et Raoul, pâle, sombre, irrité, pénétra dans la pièce principale, c'est-à-dire dans la bibliothèque. N'y

trouvant personne, il s'assit par un brusque mouvement, décidé qu'il était à attendre le marquis. A peine était-il là depuis cinq minutes qu'un bruit de pas, accompagné d'un frolement de robe, résonna dans l'antichambre. Une émotion subite le saisit. Il se leva et se jeta promptement dans l'embrasement d'une fenêtre, derrière les plis d'un rideau. Un instant après, la douairière d'Apremont entra. Elle venait annoncer à son fils l'accueil favorable qu'avait reçu sa demande, et le supplier de se rendre digne à l'avenir, par une conduite exemplaire, du bonheur inattendu que la destinée lui réservait. Comme elle ne l'aperçut pas dans la bibliothèque, elle crut qu'il était dans la chambre à coucher et s'y rendit. Elle passa ainsi devant une ouverture, l'ouverture, secrète, sans la remarquer. Il est vrai qu'une lampe seule, couverte d'un abat-joir et posée sur un bureau, éclairait vaguement la pièce, et que l'angle du mur où était pratiquée la porte mystérieuse se trouvait enseveli dans l'ombre. Elle revenait sur ses pas, lorsqu'elle vit soudain Gaëtan s'élançant vers l'entrée de la bibliothèque, pousser vivement les verrous, rebondir ensuite jusqu'au grand fauteuil blasonné qui se dressait en face du bureau, et s'y asseoir. Puis elle l'entendit prononcer ces mots singuliers :

—Ils sont venus ! les voilà !

En effet, il se fit presque aussitôt un bruit confus de pas. Instinctivement, la marquise se rejeta en arrière et se déroba dans les ténèbres de la chambre à coucher. En ce moment, trois hommes se montrèrent sous le rayonnement de la lampe : le premier, un valet, qu'elle fut toute surprise de ne point reconnaître comme étant un serviteur d'Apremont ; les deux autres, M. Mathieu et Bénédicte, qu'elle s'étonna plus encore de voir s'introduire si bizarrement chez son fils. Ne sachant que penser, mais pressentant quelque chose de grave, elle demeura immobile, silencieuse, et attendit.

Lorsque le pâtre et le solitaire se furent avancés dans la pièce, Duhoux referma la porte secrète, et le marquis se leva.

—Je vous salue, messieurs, dit-il d'un ton bref et sarcastique. Je vous remercie d'avoir si exactement répondu à l'appel que je vous ai fait. Vous êtes, en vérité, d'aimables gens.

—Pardon, monseigneur, répondit Bénédicte, c'est sur l'invitation de madame la marquise, non sur la vôtre, que nous sommes venus. Veuillez donc la faire prévenir de notre arrivée.

—Qu'à cela ne tienne. Asseyez-vous, et vous serez satisfaits.

En même temps, d'un geste de la main, le marquis désignait deux sièges à quelques pas de lui. M. Mathieu et Bénédicte y prirent place sans hésiter, quoiqu'ils commençassent à craindre d'être tombés dans quelque piège plus ou moins infernal préparé par Gaëtan.

—Mais j'y songe ! reprit le gentilhomme avec un redoublement d'apreté goguenarde : m'est avis que nous avons ensemble un petit compte à régler. Hein ! qu'en pensez-vous ?

—Je pense, répliqua le pâtre, qu'un règlement de compte ne vous serait pas favorable, et vous avez tort d'en parler. En effet, vous avez autrefois abreuvé de honte, plongé dans le désespoir M. Mathieu. Hier, il vous a reconnu, il pouvait vous tuer, et il ne l'a pas fait. Quant à moi, attaqué par vous l'épée haute, j'avais le droit de vous frapper en vous désarmant, et je me suis abstenu. Vous nous devez donc à l'un et à l'autre sinon de la reconnaissance, du moins quelques égards. Voilà, monsieur le marquis, le vrai bilan de notre situation.

—Dame je suis votre débiteur ?

—Débiteur insolvable sans doute, et peut-être débiteur malintentionné, répondit le solitaire. Oui, je lis dans vos yeux que, loin de vouloir vous acquitter envers nous, vous avez conçu la pensée de vous affranchir de vos créanciers.

—Bah ! par quel moyen ?

—Par un crime !

—Ah ! mille diables ! voilà qui prouve clair comme le jour que vous êtes un habile sorcier.